

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

18 Février KREWE OF PROTEUS.
19 " MYSTIC KREWE OF COMUS.
A LA SALLE DE L'EXPOSITION:
19 " REX.

TEMPERATURE

Du 15 février 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 15 février.
Indications pour la Louisiane:
Temp. en partie couvert samedi et probablement dimanche; vents frais du nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Plus ça change...
Les grands Enterrements du Siècle.
Féusse alerte.
La Mode.
La Thérèse, feuilleton du dimanche.
Mondanités, drifon.
L'Actualité, etc., etc.

Le drainage dans nos campagnes.

Pendant que les braves habitants de nos campagnes désertent gaillardement leurs paroisses, pour venir s'amuser au milieu de nous et se délecter au spectacle de nos joyeuses fêtes, si nous désertions un instant la ville pour aller voir ce qui se passe dans leurs foyers et surtout dans leurs champs. Nous ne nous en trouverions pas mal; car enfin, ce sont nos proches voisins; plus que cela encore, nos amis, nos parents. Leurs intérêts sont les nôtres et il ne peut guère leur arriver quoi que soit, en bien ou en mal, sans que nous n'en soyons affectés.

fournir un moyen de communication directe là où l'on est maintenant obligé de faire un détour de cent milles de la baie de Vermillon à Morgan City.
Il y a très peu de travaux à accomplir pour faire disparaître tous ces marécages, attirer les eaux stagnantes dans un profond canal et permettre aux habitants de couvrir de plants toute cette région qui nous est si voisine et peuvent doubler les ressources naturelles du pays.

Il est à espérer que l'ingénieur Kerrigan qui est maintenant en ville, réussira à mettre en application son projet. Les paroisses Ibérie et Ste-Marie peuvent devenir ainsi la région la plus fertile et la plus riche de la Louisiane.

UNE LETTRE

REINE VICTORIA.

Flaubert, dans l'Education sentimentale, nous a laissé un saisissant récit de l'envahissement des Tuileries par le peuple, le 24 février 1848. A peine Louis-Philippe, cédant devant l'émeute, venait-il d'abdiquer et de se jeter dans la voiture qui l'emportait au galop vers Saint-Cloud, que la foule se ruait dans le château, dévastait les appartements et souillait le trône royal. Dans sa rage de destruction, elle brisait les meubles, forçait les tiroirs, jetait au vent tous les papiers, toute la correspondance du roi et de la reine. Le soir venu et la foule partie, le romancier nous montre les passants pénétrant, à leur tour, dans le palais désert et recueillant, à titre de curiosité, quelques-uns des papiers épars sur les parquets. Si un seul des lecteurs de Flaubert avait pu oublier ces pages admirables, le bureau de Louis-Philippe, qu'on voyait, cet été, à l'exposition centennale du Mobilier, le grand bureau à cylindre d'acajou qui portait encore toutes les traces des bris et du pillage, aurait certainement ravivé ses souvenirs.

Parmi les curieux qui entrèrent aux Tuileries, le soir du 24 février, il en est un à qui le hasard fit tomber sous la main une lettre de la reine Victoria au roi Louis-Philippe. Nous avons pu en voir le texte autographe: il est ainsi conçu:
"Osborne, 17 d'août 1846,
"Sir et mon très cher Frère,
"Je ne puis laisser partir Lord Normandy sans lui donner une lettre pour Votre Majesté, qu'il aura eût le bonheur de voir. Il vous répétera tous les sentiments qui m'animent envers Vous, et Vous dirait combien nous désirons la continuation de cette heureuse Entente entre nos deux Pays. Vo-

tre Majesté trouvera Lord Normandy bien empressé de tout faire pour accomplir ce but, et je le recommande comme digne de Votre Confiance.
"Permettez moi, Sire, d'exprimer ici tous mes remerciements de Votre dernière si bonne et aimable lettre du 2 que vous m'avez écrite du Château d'Eu; c'est une grande satisfaction pour nous d'apprendre que toutes Vos santes sont bonnes et n'ont pas souffert des cruelles épreuves que Vous avez de nouveau eu à subir.

"Notre bien aimée Louise et notre cher Oncle nous ont quittés hélas! déjà le 12. Nous avons maintenant Ma Mère ici, qui est venue passer son jour de naissance (qui est aujourd'hui) avec nous. Demain nous comptons faire "a little Yachting Excursion" avec nos deux Enfants aimés. Cela nous rappellera bien celle de 43 quand nous avons eu le bonheur de Vous faire une visite au Château d'Eu, ainsi que l'année passée, dont le souvenir nous est si doux; nous sommes bien touchés que Votre séjour dans ce bel endroit Vous fait penser à Vos Amis, comme nous osons bien nous nommer.

"Notre Parlement dure encore, mais cela va bientôt finir; la maladie des pommes de terre recommence malheureusement et sera pire que l'année passée.
"Il faut que je finisse ici en Vous priant d'agréer les hommages bien affectueux de la part de mon cher Albert, et de vouloir bien être notre Interprète auprès de la Reine et de toute Votre Famille.

"Je suis, Sire et mon bien cher
"Frère, de Votre Majesté
"la bien bonne sœur et
"fidèle amie
"Victoria R."

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur communiquer ce document. Sans parler du trieste intérêt d'actualité qui s'attache aujourd'hui à cette sorte de souvenirs, cette lettre, dépourvue de tout caractère officiel, a l'avantage de nous montrer la reine Victoria dans son intimité, s'exprimant avec la simplicité, la bonhomie familière et quelque peu bourgeoise d'une mère de famille qui écrit à un ami. Elle présente, de plus, l'attrait piquant de déceler chez la souveraine du plus parlementaire des Etats une très légère dose d'anti-parlementarisme.

QUELQUES ANECDOTES SUR LE ROI OSCAR.

Le roi Oscar est, comme on le sait, un des souverains les plus cultivés de l'Europe, un érudit, un lettré, même un poète d'une réelle valeur. Son frère Charles XV, qui le précéda sur le trône de Suède, n'était pas moins doué; mais Charles XV se distinguait de son frère Oscar par une exotisme exubérant qui se traduisait parfois en écarts singuliers.
M. Christian Schæfer, dans une conférence récemment faite à Amiens, citait à ce propos quelques anecdotes peu connues. Le roi même de son couronnement, il prit un nouveau Roi une fantaisie étrange: il entra processionnellement de l'église au palais, à cheval selon l'usage, orné de la couronne et du manteau royal, entouré des grands dignitaires en longues traînes d'hermine, quand tout à coup le désir lui vint de faire un temps de galop: sans se soucier du décorum, il écarta ses ministres et piqua des deux: il allait s'élançant entre les deux haies de la foule étonnée, si le grand écuyer n'avait

eu l'audace et la présence d'esprit d'arrêter le cheval de Sa Fougueuse Majesté.
Jamais souverain ne fut moins entiché des questions d'étiquette. Sa façon de conférer les Ordres manquait souvent de solennité. Un jour, au cours d'un voyage, tandis que l'on prenait une collation, il s'approcha soudain d'un personnage étranger pour qui il sentait de l'estime: "Voilà pour vous", lui dit-il, et il accrocha la grande croix de Saint-Olaf à la boutonnière de son convive, qui, une tartine dans une main, une sardine au bout de la fourchette, se trouva fort embarrassé.

Une autre fois, durant une partie de chasse, comme il voulait causer de choses sérieuses avec l'envoyé de l'empereur Napoléon III, il imagina de s'asseoir tranquillement sur ses genoux. Aussitôt libéré, le malheureux diplomate, un petit homme sec et gourmé, alla déclarer au premier ministre qu'il "n'aimait pas cette position". Mais il ne garda point rancune au souverain de ces manières un peu bizarres, pas plus d'ailleurs que le peuple suédois, qui est le bon sens de préférer aux vains préjugés du protocole les réelles qualités de son Roi.

SOUVENIRS INTERESSANTS.

Il a été déjà signalé à l'attention du public les souvenirs publiés, dans la "Revue hebdomadaire", par M. Cresson, qui fut, on s'en souvient, préfet de police pendant le siège.
Le 12 janvier, on vint l'avertir que des détournements avaient été commis aux Tuileries. Des caisses, des malles avaient été enlevées en secret et transférées chez Bélin, l'ancien valet de chambre de Napoléon III. Le préfet de police fit saisir ces colis où l'on trouva d'abord des registres tenus par Napoléon III. Le premier datait de sa détention à la prison de Ham, et l'on put constater qu'à cette époque, le prince n'était pas riche, puisqu'il était constamment réduit à emprunter à son valet.

Les autres allaient jusqu'à la fin de juillet 1870, et la comptabilité en était parfaitement établie; toutefois on avait eu soin de détruire ceux de 1850 à 1852. Un pli cacheté portait cette inscription: "Papiers à brûler après la mort." Le préfet fit d'avis qu'on ne devait point en pénétrer connaissance; mais Ernest Picard objecta que l'Empire n'avait pas eu de ces scrupules. On ouvrit donc le pli: il ne contenait que de lettres intimes, sans aucun intérêt. Avec tous ces papiers les deux caisses contenait une foule d'objets que la famille impériale avait fait emballer à la hâte, en prévision de sa fuite. C'étaient la première chemise du roi de Rome roulée dans la première chemise du prince impérial; c'étaient le képi, l'habit, le linge porté par Napoléon III à Solferino et la plume avec laquelle les deux empereurs, réconciliés après la bataille, avaient signé l'armistice; c'était encore des Ordres, des tabatières, des bagues, etc., que l'empereur avait coutume d'offrir, et chaque objet était muni de sa facture afin que le souverain, au moment de faire son choix, connût exactement la valeur du présent qu'il faisait; c'étaient enfin deux pièces singulières: un reliquaire de cuivre assez vulgaire et une modeste pendule. Le reliquaire enfermait un fragment du bras de Charlemagne; sur la pendule, une plaque de cuivre portait gravés ces mots: Réveil-

le-matin de Frédéric II conquis; (sic) à Potsdam par Napoléon Ier." Il fut d'abord question d'envoyer au Louvre ces deux derniers objets. Mais le préfet pensa que, au moment où les Français reprochaient aux Prussiens leur goût pour le pillage, il était inutile de leur prouver qu'un de leurs souverains n'avait pas dédaigné de "faire" des pendules. Les caisses furent refermées et remises sous scellés. Papiers et registres, os de Charlemagne et réveil de Frédéric II, tout a été, depuis lors, renvoyé à l'impératrice.

LE LANGAGE SIFFLÉ.

Nous devons aux Canaries le mélodieux oiseau que Buffon a baptisé le "musicien de la chambre". Sa voix agüe n'a point le charme de celle du rossignol; celui-ci est un artiste; le serin n'est qu'un virtuose, mais un virtuose qui a eu l'honneur, assez rare pour un simple volatile, de faire école parmi les hommes de son pays.

M. O. Shea, dans le Bulletin de Biarritz Association, nous affirme, en effet, que, parmi les Gomeros, derniers représentants de la race autochtone des Canaries, le langage sifflé est d'un usage courant. Il ne s'agit pas seulement d'appels et de signaux purement conventionnels, comme ceux qui servent aux vâgabonds parisiens à s'avertir mutuellement de l'arrivée de la police, mais bien d'un véritable langage, nuancé, modulé, flexible, articulé, capable de signifier les choses les plus diverses. De même que, à n'en pas douter, les oiseaux expriment par leur chant des sentiments variés, les Gomeros se communiquent en sifflant toutes les nouvelles, même beaucoup d'idées et beaucoup d'impressions. Le touriste qui parcourt la campagne est souvent surpris d'entendre des chants sifflés qui se répondent de colline en colline. Ce sont les indigènes qui s'interrogent et se renseignent, s'annoncent les uns aux autres l'arrivée des navires, le nombre des voyageurs, les événements du jour.

Les Gomeros arrivent à donner à leur voix une intensité extraordinaire, et il est, parait-il, à peu près impossible de supporter, de près, leurs sifflements. Ils trouvent probablement à ce mode d'expression primitif, des avantages inappréciables; car le chant du serin n'est pas le seul emprunt qu'ils fassent aux animaux. On retrouve chez les Gomeros le langage henné, imité du cheval; le langage mugil, imité du taureau. Mais ce sont là deux formes de conversation beaucoup moins répandues.

Exécution dans la Caroline du Sud.

Charlotte, Caroline du sud, 15 février.—Un individu de couleur du nom de George Thomas a été pendu aujourd'hui à Beaufort pour agression envers Mme John Dankerty, de Savannah, il y a près d'un an.

Morte à cent-vingt-quatre ans.

Carrollton, Kentucky, 15 février.—"Tante" Peggy Jones, une femme de couleur, est morte à Ghent, Kentucky, à l'âge de cent vingt-quatre ans. L'aîné de ses enfants vivants, Charlotte, a plus de cent ans. Ces gens ont toujours vécu à Ghent ou dans les environs. Charlotte a toujours de l'activité et "Tante" Peggy était extraordinaire pour son âge.



M. A. BRETON.
Président de la Société Française du 14 Juillet.

THEATRES.

OPERA.

Bénéfice de l'Ecole de la Société du 14 Juillet.

Hier soir grande représentation de gala, au bénéfice de l'Ecole Française de la Société du 14 Juillet.

On sait ce que c'est que cette école fondée par la Société pour perpétuer parmi nous l'enseignement du français. Elle est gratuite et admet au même titre tous les enfants français et ceux qui ont des parents d'origine française et sont, par conséquent, ce que nous appelons ici Créoles.

Inappréciables, les services qu'a rendus cette Société à notre population. Elle instruit nos enfants à titre gratuit et leur dispense une éducation sérieuse, soignée, sous la direction de professeurs d'élite, dont elle a fait scrupuleusement le choix.

Elle a pour président M. A. Breton, qui depuis plusieurs années s'est fait une remarquable réputation d'honorabilité. Son président d'honneur est le comte de France, M. Dallemagne, dont l'éloge est sur les lèvres de tous ceux qui entendent un mot de français. Il a donné tout récemment à ces charmants enfants des preuves toutes particulières de la sympathie qu'ils lui inspirent.

Ajoutons que la Société Française, dont M. Verguolle est le président, s'est faite la patronne de cette institution et lui porte le plus vif intérêt.

Tout cela explique l'impressionnement avec lequel toute une population arde et française s'est rendue à la représentation. M. Berrill, l'habile et dévoué directeur de l'Opéra, avait lui-même, à l'avance et avec une touchante spontanéité, offert le concours de ses artistes. Aussi la soirée a-t-elle été splendide.

Qu'on en juge. La troupe donnait à cette occasion deux œuvres trop peu connues ici et qui ont fait la fortune de l'Opéra: Galathée et Mireille.

Dans Galathée, Mme Bonheur avait voulu par complaisance remplir le rôle de Pygmalion. Dans "Mireille" les principaux rôles d'hommes étaient remplis par

MM. Jérôme et Bonmann, et Mmees Doox et Montbazou tenaient ceux de Mireille et du Pâtre.

La soirée d'hier a été une des plus heureuses de la saison qui en compte tant à son actif. La colonie française a la mémoire du bien, elle se souviendra.

CRESCENT.

Depuis dimanche, la salle du Crescent ne désemplit pas; ces minuscules jouissances parmi nous, d'une si grande réputation!

Dimanche, premiers à ce théâtre du "Voyage en Suisse".

ACADEMIE DE MUSIQUE

Toujours de belles salles, à l'Académie de Musique.
Demain dimanche, attractions nouvelles.

TULANE

Hier soir, grande représentation, comme à l'ordinaire depuis dimanche, de "Emis" ou Frank Daniels recueille chaque fois tant de bravos.

GRAND OPERA HOUSE.

Au Grand Opéra House, le drame de "East Lynne" achève, ce soir, une série de représentations aussi brillamment qu'il a commencé avec la compagnie Baldwin-Melville qui l'interprète à ravir.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Dans l'express de Bordeaux.
Un voyageur, apercevant les premières maisons d'une ville et consultant l'indicateur:
—Déjà Saintes!
Sa femme, la tête à la portière:
—Oh! vois-tu des jacinthes?
La neige dans le Texas.
Dallas, Texas, 15 février.—Des avis de Canyon City établissent que la plus forte tempête de neige jamais vue dans le Pan Handle du Texas vient de prendre fin.
La neige a deux pieds d'épaisseur dans les comtés de Randall, de Swisher, de Briscoe et les comtés voisins. Il y a de grandes pertes en bestiaux.

Fouilleton
L'Abelle de la N. O.
LA
Vantede Jeannine
GRAND ROMAN INEDIT
Par PAUL BOUGET.
DEUXIEME PARTIE
AUTOUR D'UN BERCEAU.
III
CHARMEUSE.
Suite.
A l'heure, à la tête du lit de fer, un crucifix était fixé. Le Christ, les bras en croix, les mains et les

pièdes tronés, semblait envoyer sa bénédiction.
Ce fut la concierge qui reçut madame Lipray.
Sur son lit blanc, peigné et un peu paré, Jeanne Saugé—on plus justement Jeannine, car la désobéissance n'était entre que la malheureuse fiancée de M. de Courtil—se levait.
Mais comme il était pâle et triste, ce sourire! comme on sentait qu'il manquait de sincérité! quelle désespérance il reflétait sous son apparence de gaieté!
S'adressant à la jeune fille, la mère Biré s'exclamait:
—Voilà, madame Lipray, la mère de monieur le docteur...
La jeune fille inclina la tête.
Dans l'encadrement de ces cheveux bruns tombant en bandeaux lisses de chaque côté de son front ivory, glissant derrière les oreilles, se perdant sous la blancheur des épaules, le visage apparaissait d'une matité de cire, à peine effleuré aux pommettes et aux lèvres d'un peu de rose.
Les ailettes du nez, presque diaphanes à peine plus épaisses que des pétales de fleurs, palpitantes.

Et, sous les cils croisés, très longs, les yeux bruns et grands semblaient deux fenêtres ouvertes sur l'âme douloureuse.
Tout de suite, la mère du jeune docteur se sentait attirée vers cette jeunesse...
—Ce qu'il y avait dit était vrai: sa protégée charmait.

Il en est—parmi les femmes surtout—qui ont cette merveilleuse autant que mystérieuse puissance.
C'était le cas de cette jeune fille.
Tout en admirant, madame Lipray disait:
—Excusez ma visite, mademoiselle... J'ai tenu à vous voir parce que l'on m'a parlé de vous dans les termes les plus favorables.
"Votre tentative d'hier, certes est blâmable, fort blâmable même, et cependant on n'a guère le droit de vous adresser des reproches...
"Et est des minutes où le cœur déborde, où la raison s'égaré... où malheureusement la mort apparaît presque comme une chose souhaitable.
"Où une crise que beaucoup traversent.
"Et faut savoir la surmonter.
En prononçant cette phrase, la visitante eut un soupir.
La mère Biré avait avancé une chaise.
—Tenez, madame, asseyez-vous un peu, peignez-vous avec en la bonté de monter jusqu'ici.
En écoutant la vieille dame, Jeannine s'était attendrie. Une émotion douce et tendre la gagnait.
Madame Lipray s'était assise près de l'étroite couchette de la jeune fille. Elle reprit:
Heureusement, il n'y a pas que

ces minutes-là dans la vie...
Le plus sombre désespoir peut être suivi des plus claires espérances.
"Et c'est souvent au moment où l'on s'y attend le moins, au milieu des plus profondes ténèbres qu'un rayon lumineux jaillit.
...Il en sera ainsi pour vous, mon enfant.
Vous avez cru tout perdu à jamais. Vous verrez que vous vous trompiez, qu'il ne fallait pas vous laisser abattre de cette façon.
...Certes ce n'est pas du jour au lendemain qu'on renait à la vie.
...Il faut laisser faire le temps. Même si l'on connaissait les chagrins sans doute passagers qui vous ont possédés à chercher la mort, on ne pourrait chasser ceux-ci de votre souvenir...
"Le cœur saigne pendant des années...
...Mais, si vous le voulez, à présent vous ne serez plus isolée... sans appui dans l'existence.
"La brave madame Biré et moi-même ne demanderont pas mieux que de vous consolés et de vous aider.
—Merci, madame.
D'entre les lèvres pâles, les si jolies lèvres qui ensemant d'a ne s'ouvraient qu'aux sourires et aux baisers, ces deux mots sortirent.
Déjà la concierge approvait:
—Pour sûr! Et ça sera de tout cœur, allez! Madame Lipray

poursuivit:
—Je n'ignore pas, mon enfant, la situation particulière dans laquelle vous vous trouvez.
...Elle vous impose des devoirs auxquels dans votre affolement vous n'avez point songé.
...Vous vous devez à l'enfant qui vous viendra.
...Songez quel bonheur sera le vôtre! Alors. Vous l'aurez près de vous... Vous le combiez de caresses. Il sera pour vous une consolation... le lien qui vous rattachera à la vie...
Et vous verrez combien doux est ce lien! Son amour vous remettra dans le bon chemin, celui du sacrifice et du dévouement.
—Bravo! voilà qui est bien parlé! s'écria la concierge qui, depuis un instant retenait à grand-peine ses approbations.
Elle ajouta:
—C'est, en bien mieux, par exemple, ce que le lui ai déjà dit.
...Et j'ai ajouté qu'elle n'aurait rien à craindre pour l'entretien de sa petite vie et du pauvre chérubin...
"Quand celui-ci sera là, puis qu'on verra notre mignonne bien remise, bien forte, on lui trouvera du travail, du bon travail, bien payé.
...Il y en a encore, parbleu!
...Et avec ses doigts de fée, elle gagnera de bonnes journées.
...Ce sera presque l'aisance, n'est-ce pas, madame?"

La brave femme gesticulait.
Et voici que dans son lit, sur l'oreiller blanc, parmi le flot de soie noir des cheveux dénoués, le visage de la jeune fille avait pris une expression d'extase, de ravissement.
Elle semblait faire un beau rêve... un beau rêve qui était celui-ci:
Les souffrances anciennes s'effaçaient.
L'enfant, son enfant et celui de Pierre, de son bien-aimé malgré tout, reposait doucement dans son berceau.
Elle le voyait blond et blanc et rose, avec ses menottes potelées, ses yeux grands et clairs, un sourire aux lèvres...
Et elle voyait aussi, penché près d'elle, à côté de l'enfant, celui qui l'avait chassée et maudite, celui qui n'avait pas voulu croire à son admirable acte d'héroïsme...
Ils étaient unis enfin.
Le passé était oublié... Ils s'aimaient... et leurs mains étaient jointes.
Mais tout à coup deux larmes jaillirent d'entre les paupières, coulèrent lentement sur les joues pâles de Jeannine.
Silencieusement, madame Lipray et la concierge la regardaient.
Et elles comprenaient que cet émoi était salutaire. Elle pouvait une réaction morale. La jeune fille, sans doute, avait des regrets. Elle serait plus vaillante, plus forte à l'avenir.
Le sentiment instinctif de sympathie qui entraînait la vieille dame vers Jeannine grandissait encore.
Elle voyait qu'il n'y avait rien de simulé, rien d'hyppocrite dans cette douleur. Elle avait conscience de se trouver en présence d'une infortune imméritée, d'un malheur mystérieux et troublant.
Elle prit soudain la main de la jeune fille.
Celle-ci, attachée à son rêve, eut un long frisson.
—Voyons, mon enfant, murmura la vieille dame, avez-vous confiance en moi?
—Oh! oui, madame.
—Et bien, alors, il ne faut plus vous chagriner. Vous m'avez conquise. Vraiment, je prends part à votre peine.
... Rien qu'à regarder vos yeux on est convaincu que le vice n'a pas terni votre âme... Vous avez eu trop confiance sans doute... on vous a cruellement trompée... L'avenir réparera tout le mal.
Un peu de rose revenait aux joues pâles de Jeannine.
Elle essaya de se dresser, de s'accorder. Et d'une voix douce quoique ferme:
—Je vous suis gré, madame, de vos bonnes pensées... Non, je ne suis pas pervertie... Mais cette faute que j'ai commise... je ne veux pas qu'on pèse en rejetant le poids sur qui que ce